

**Echo de Notre-Dame de la Garde
Semaine Religieuse de Marseille**

N° 1711	Septembre 1914
N° 1712 – 1713 – 1714 – 1715	Octobre 1914
N° 1717 – 1718 – 1720	Novembre 1914
N° 1721 – 1722 – 1723 - 1724	Décembre 1914
N° 1725	Janvier 1915
N° 1756	Août 1915
N° 1920	Septembre 1918
N° 1925	Novembre 1918
N° 1932	Décembre 1918
N° 1934	Janvier 1919
N° 1961	Juillet 1919

Feuillets de notre Livre d'Or

Feuillets de notre Livre d'Or

Nous grouperons désormais sous ce titre, sinon tous, hélas ! au moins quelques-uns de ces traits de vaillance, de bonté, de charité, d'abnégation, de toutes les vertus bien françaises et bien chrétiennes, qui se multiplient depuis le commencement de cette guerre, sur le sol aimé de notre Patrie, auréolant d'une gloire nouvelle la sainte Eglise, ses ministres et ses enfants.

En tête — ce n'est que justice — inscrivons le nom d'un Evêque, Mgr Marbeau. Dès les premiers jours de septembre, les Allemands menaçaient la ville de Meaux. Ce fut un véritable affolement. On craignait le sort de Louvain. Sur 18.000 habitants, 15.000 prennent la fuite, y compris tous les pouvoirs civils à peu près sans exception.

L'Evêque reste, et comme l'a dit l'*Echo*, la semaine dernière, il assume toutes les charges d'un véritable gouverneur de la ville, justice, hygiène, réquisitions, distribution des aliments, secours aux malades et aux blessés de la bataille qui se livre près de la ville. Et l'Evêque tient tête à tout, aidé de ses vicaires généraux, des curés et d'un groupe de laïques qui le secondent et lui obéissent simplement et utilement pour l'intérêt public, « pour Dieu et pour la Patrie », comme le dit Mgr Marbeau dans sa proclamation du 7 septembre à la population.

Rien n'a manqué à ce petit gouvernement à la fois clérical et civil, forcément improvisé, pas même le suffrage universel, car la proclamation du prélat-gouverneur fait savoir qu'un registre est ouvert et

déposé à la Mairie pour recevoir toutes observations utiles. — Beau feuillet, très moyenâgeux.

*
*
*

Saluons bien bas un autre évêque, un vieillard, plus que septuagénaire, Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié. Lors du bombardement de sa ville épiscopale, il fut pris comme otage avec d'autres personnalités et placé au front des troupes ennemies qui venaient occuper Saint-Dié, pour qu'il fût exposé au feu des troupes françaises.

Dieu a gardé et protégé son pontife. Les journaux de mercredi annoncent que Mgr Foucault a été remis en liberté et qu'il se trouvait à Epinal, le lundi 21 septembre.

*
*
*

Inscrivons maintenant le nom d'un prêtre de Cambrai, M. Delebecque, curé de Maing, arrêté par une patrouille, porteur de lettres de soldats pour leurs familles, jugé à minuit par un conseil de guerre, condamné sous prétexte d'espionnage, fusillé à 6 heures du matin, après avoir reçu les derniers sacrements et avoir passé la nuit en prière dans l'église Saint-Nicolas.

*
*
*

M. l'abbé Riu, professeur au Petit-Séminaire de Perpignan, sert comme lieutenant au 253^e d'infanterie.

Il a eu la tête traversée par une balle dans un des combats livrés sur la frontière ; néanmoins on espère le sauver.

Son capitaine écrit au directeur du Petit-Séminaire de Perpignan que M. Riu s'est conduit en héros, et qu'il est proposé pour la croix de la Légion d'honneur.

*
*
*

Nous avons dit que Mgr de Gibergues avait douze neveux à l'armée. La *Semaine* de Valence nous apprend que deux de ces neveux ont été blessés et qu'un troisième, M. Charles de Gibergues, a été tué. Et notre confrère ajoute : En apprenant la mort de son fils, le frère de Monseigneur est tombé à genoux, et, fondant en larmes, s'est écrié : « Dieu me l'a donné, je le lui rends pour le salut de la France ! »

*
*
*

Le général commandant la 2^e armée publie l'ordre du jour suivant : « Le général commandant la 2^e armée cite à l'ordre du jour de l'armée : M^{mes} Rigarel, Collet, Remy, Maillar, Rickler et Gartene, religieuses de l'Ordre de Saint-Charles, de Nancy, qui, depuis le 24 août, sous un feu incessant et meurtrier, ont donné, dans leur établissement de Gerbeviller, asile à environ 1.000 blessés en leur assurant la subsistance et les soins les plus dévoués, alors que la population civile avait complètement abandonné le village ; en outre, ce personnel a accueilli chaque jour de très nombreux soldats de passage auxquels il a servi tous les aliments nécessaires. »

*
*
*

Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer la mort du R. P. Véron, jésuite, prisonnier, il a succombé aux mauvais traitements que lui ont infligés ses bourreaux.

(A suivre).



Feuillets de notre Livre d'Or

II

En tête de notre premier feuillet, nous avons inscrit les noms de deux évêques ; en tête de celui-ci, inscrivons le nom du curé-archiprêtre de Péronne, M. Caron, chanoine honoraire. Toutes les autorités civiles avaient pris la fuite — le sous-préfet a été, depuis, destitué. — Toute la Grande Place de Péronne qui constitue un ensemble artistique aurait été détruite, sans la courageuse intervention de l'archiprêtre qui s'interposa, parlementa longuement avec les officiers allemands et prit les premières dispositions pour que le passage de l'ennemi ne marquât pas la fin de la vieille cité picarde.

* *

Lors du bombardement de Reims, cinq Religieuses de la Congrégation de l'Enfant-Jésus, de Reims, ont été tuées et deux, grièvement atteintes, pendant qu'elles soignaient des blessés dans un hôpital temporaire de la Croix-Rouge.

* *

Un prêtre soldat, du diocèse d'Annecy, professeur au Collège catholique de la Roche, écrit à son Supérieur ces traits simplement merveilleux dont le héros est un autre prêtre du même diocèse :

... Ici, un seul homme occupe tout le régiment, toute la division ; il est connu de tous les soldats et de tous les officiers, de vous aussi, M. le Supérieur. C'est celui qui m'a donné cette carte, celui qui habille de pèlerines en caoutchouc tout notre état-major et qui, au besoin, le nourrit, l'abreuve et paie des cigares allemands à toute une compagnie : je ne dis que la vérité. Ici il va ramasser des blessés aux pieds d'une sentinelle allemande ; là, il croise une ambulance allemande et essuie des coups de feu. Il s'avance à deux kilomètres des avant-postes, ramène trois bicyclettes *alboches*, des manteaux, des blessés ennemis prisonniers, reprend par trois fois les lettres du 223^e et du 58^e, saisies dans une alerte... Personne n'ose le suivre, et chaque matin, notre première pensée est pour lui : est-il rentré ? est-il mort ? Hier, il nous a permis de dire la Messe. Pas de clefs... ? il en fait une. On ouvre, pas de calice ? Un quart d'heure après, il en apporte un d'une paroisse voisine. Aussi tout le monde réclame la médaille pour Duret... le curé !

Duret, le « curé » pour lequel tout le monde réclame la médaille militaire n'est autre que M. l'abbé François Duret, vicaire de Bernex, en Chablais, ancien élève de la Roche.

* *

M. le curé d'Asnières écrit à notre confrère de la *Semaine* du Mans : « Samedi matin, le maire d'Asnières, ayant reçu une dépêche lui annonçant la mort d'un soldat de la paroisse, me pria d'aller moi-même prévenir les parents.

« Voici la réponse du père :

« Quand mes fils sont partis au service (*il en a trois*) j'en ai fait le sacrifice, l'un est mort, le bon Dieu me le prend, c'est son droit. Que Dieu ait son âme et que la France soit sauvée ! »

* *

Toute la presse de notre pays signale avec admiration l'héroïque défense de la place forte de Maubeuge, située sur la frontière de la France et de la Belgique, non loin de Charleroi.

Nous sommes heureux de nous associer aux éloges unanimes que la presse et le gouvernement lui-même viennent d'adresser au vaillant gouverneur militaire de cette ville, le général Joseph Fournier, pour son énergique résistance.

Né à Peyrieu, près Belley, en 1854, le général Fournier a fait toutes ses études classiques au Collège catholique de Belley.

Le frère du général, M. l'abbé Fournier, est professeur au Collège ecclésiastique de Thoisy.

* *

Récit d'un capitaine du 96^e d'infanterie :

« L'affaire était chaude, et, malgré ma blessure, je tenais bon à la tête de ma compagnie ; mais la douleur fut la plus forte ; je tombai. Un blessé me vit, se traîna jusqu'à moi et, sous la pluie de mitraille, étendant les bras, me couvrit de son corps pour me protéger. Je voulus l'écartier :

« Non, mon capitaine, je vous en prie, il faut vous conserver. »

« Rien n'y fit, il resta là, sous la grêle de fer et de plomb. Un flot tiède me coula sur la nuque, j'y portai la main que je retirai pleine de sang. « Tiens, dis-je, je suis blessé là ? »

« — Non, mon capitaine, fit le petit soldat, ce n'est que moi qui ai « l'épaule traversée. Ne bougez pas, ce n'est rien. »

« Il me protégea par force jusqu'au bout. Et quand l'ennemi fut parti, nous nous assîmes côte à côte, nous pansant l'un et l'autre. Je lui demandai son nom. C'était un séminariste... » *(A suivre).*



N°1712

04 octobre 1914

Feuillets de notre Livre d'Or

III

Le cas de Mgr Péchenard est moins connu que celui de Mgr Marbeau. Il n'est pas moins topique, ni moins admirable. A Soissons aussi, le maire s'enfuit, quand approchèrent les Allemands; et, pour comble de honte, ce fut une femme, M^{me} Macherez, qui prit aux mains défail-lantes l'administration municipale. Pour suffire à la besogne en d'aussi critiques circonstances, elle ne réclama que le concours de trois hommes. Mais il lui fallait l'évêque.

Il est bien probable que Mgr Péchenard alla au devant de l'invitation. Du moins savons-nous qu'il tint parfaitement son rôle. Il se chargea de notifier aux administrés, demeurés dans la ville, les ordres de la municipalité nouvelle. La paroisse et la cité ne se distinguèrent plus l'une de l'autre. Chaque jour, à 4 heures, on venait à la cathédrale aux nouvelles officielles. L'évêque, de haut de la chaire, indiquait aux habitants la règle de conduite qu'ils avaient à tenir, et les services que le bien commun attendait de chacun. (*Semaine d'Autun*).

* *

A Châlons aussi, les Allemands ont trouvé un Evêque, alors que presque tous les autres notables s'étaient enfuis; et l'histoire racontera un jour à la gloire de Mgr Tissier, quel fut son rôle de parlementaire et comment il défendit fièrement, devant l'ennemi qui le prit pour otage, les intérêts de sa ville épiscopale.

* *

Si les blessés allemands qui se trouvaient dans la Cathédrale de Reims, lors du bombardement, ont été sauvés, ils le doivent d'abord aux prêtres de la Basilique et aux médecins qui les ont transportés aussitôt.

Mais ils ont été sauvés une seconde fois, et par le Vicaire général, Mgr Landrieux. La foule, en effet, exaspérée par le bombardement, devint furieuse, quand elle vit sortir dans leur costume prussien, ceux qui pouvaient marcher seuls ou aidés; déjà il y avait dans cette foule des soldats qui chargeaient leurs fusils et épaulaient. Le Vicaire général se jeta aussitôt entre les blessés et les soldats, et le cortège put avancer, sans qu'une goutte de sang fût versée.

* *

Un des prêtres affectés à l'Hôpital installé dans le vaste Collège Catholique de la Seyne écrit à son évêque, Monseigneur de Viviers, ce trait que nous trouvons dans la *Semaine Religieuse*, il vaut d'être reproduit :

« L'autre jour, j'aidais à descendre à la salle d'opération un soldat auquel on devait amputer le bras. Il souffrait horriblement, et, dans les cris que lui arrachait la douleur, il eut encore assez d'héroïsme pour nous dire : « Si je crie, ce n'est pas contre vous », montrant par là combien il appréciait nos soins. Il s'oubliait lui-même pour nous remercier, et peut-être aussi pour nous reconforter, car les larmes nous venaient aux yeux. Quelle force d'âme dans ces petits troupiers de 22 ans ! » (*A suivre*).



Feuillets de notre Livre d'Or

IV

Le capitaine Rodet du 203^e de ligne a tenu à rendre témoignage de la conduite héroïque d'un prêtre de Digne, le caporal Colombon, vicaire à Seyne-les-Alpes.

Par deux fois, le prêtre soldat s'offrit pour porter du capitaine au chef de bataillon les indications de service, sous un feu meurtrier, et par deux fois il accomplit cet acte de dévouement, à la place de ses camarades. Il ne voulut quitter la tranchée que le dernier, et en se retirant sous une grêle de mitraille, il emporta un blessé et revint deux autres fois sous le feu rechercher d'autres blessés. — Grièvement atteint au pied dans cet acte de sauvetage et de dévouement, il a été proposé pour la médaille militaire.

* *

Il y a peu de temps, très peu, les hommes de la réserve du 66^e d'infanterie étaient réunis à Tours. Il fallait envoyer tout de suite un certain nombre d'entre eux sur la ligne de bataille. Un sergent est désigné. A demi-voix quelqu'un dit, en arrière : « Pauvre diable ! c'est dommage, il a cinq enfants. » Le mot a été entendu. Une voix répond aussitôt : « Je demande à partir à sa place. » C'est Hervé de la Guillonnière, l'enfant d'une très chrétienne famille de l'Anjou, un de ceux qui ont vu tant de fois les autres faire leur devoir, qu'ils trouvent tout simple d'aller même au delà. Hervé de La Guillonnière était lui-même marié et père de famille; il est parti : les journaux nous apprennent qu'il est tombé au champ d'honneur, à la place du petit sergent.

* *

Un prêtre bordelais, M. l'abbé Lemoine, vicaire à Saint-Remy, a été nommé garde-drapeau et cité à l'ordre du jour pour sa belle conduite et les services rendus à sa compagnie.

* *

« D'une lettre publié par l'*Action Française*; un jeune cuirassier écrit à sa mère :

Notez ce fait saisissant dont j'ai été le témoin ému plus que vous ne sauriez le croire. Au moment de l'action, et elle était rude, nous attendions l'ordre de charger et nous étions bien impatients. Notre colonel droit sur son cheval disait son chapelet, sans se soucier de personne. Je vous le jure, c'était très beau. C'était d'un fameux exemple. »

* *

Des zouaves blessés, arrivant du front, ont apporté à Sathonay la triste nouvelle de la mort héroïque du lieutenant de Lavarène, près de Tracy-le-Val, le 20 septembre. C'est en chargeant à la tête de sa compagnie, pour s'ouvrir un passage au milieu des lignes ennemies qui menaçaient de l'encercler, que cet officier est tombé. Son dernier mot à ses zouaves, avant de les lancer à la baïonnette, avait été cette brève recommandation : « Pensez à vos familles et faites une prière. En avant pour la France ! » Il fit quelques pas et tomba frappé de deux balles.

(*A suivre*).

Feuillets de notre Livre d'Or

V

Soissons a été occupé par les Allemands, le 1^{er} septembre. En dehors des soldats, le premier blessé a été l'abbé Roy, il a reçu trois balles tandis qu'il allait soigner un blessé à Vauxrot. Mgr Péchenard, les vicaires généraux et les curés des trois paroisses de la ville sont restés, au milieu de la panique et de la fuite de la plus grande partie de la population. Le Vicaire général, M. Parmentier, a été arrêté comme otage. Plus tard, l'Archiprêtre et le Curé de Saint-Vaast, subirent le même sort. Ils furent délivrés par les Français rentrés le 12 septembre. Tous les jours de l'occupation, l'Evêque réunit ceux qui étaient restés, à la Cathédrale, à 4 heures, il transmettait les avis de la Commission municipale, prononçait quelques paroles d'encouragement et on donnait le salut.

* * *

L'abbé Lamy, prêtre du diocèse d'Amiens, sergent réserviste du 266^e d'infanterie, a été honoré de la Médaille militaire. Voici en quels termes le *Journal Officiel* annonce cette distinction :

Le dimanche, 6 septembre, a reçu successivement cinq blessures, sans cesser de combattre et de maintenir ses hommes : mis hors d'état de marcher, a continué en rampant à se porter au secours de ses camarades blessés, les encourageant, leur distribuant l'eau-de-vie de son bidon et leur offrant, *comme prêtre*, les secours de la religion ; a soulevé l'admiration unanime par ses paroles et son abnégation pendant qu'on le transportait à l'ambulance.

* * *

D'un rédacteur du *Petit Parisien* :

J'atteins Guerbigny, un gros bourg à proximité de la région où la bataille a fait rage, et qui pourtant n'a pas été bombardé. Mais la plupart de ses habitants l'ont déserté. Il en est resté un petit nombre, groupés autour d'un brave homme de curé qui, depuis, cumule un peu toutes les fonctions, parvenant tant bien que mal, à force de dévouement et d'activité, à assurer le ravitaillement de la population.

(A suivre).



Feuillets de notre Livre d'Or

VI

L'abbé Carmellins, professeur au Petit-Séminaire de Flavigny-sur-Ozerain, sous-lieutenant d'infanterie, reste dans un combat le seul officier de sa compagnie, il en prend le commandement, et, avec 30 hommes, parvient à faire prisonniers 250 Allemands.

* * *

Un prêtre du Finistère écrit :

Sur l'initiative du bon chrétien qui nous loge et avec l'autorisation du colonel, chaque soir, après l'appel, à 8 h. 1/4, a lieu la prière en commun, devant une reproduction de la Grotte de Lourdes. Quatre à cinq cent soldats du régiment auquel nous appartenons y assistent tous les soirs, et il faut voir avec quelle piété et quelle ferveur sont récités chapelet, litanies et invocations. « Quels bons enfants, quels fervents chrétiens sont ces Bretons ! » me disait une Sœur qui venait d'assister à la récitation. « Quelle foi chez les Bretons ! » disait la propriétaire.

* * *

D'une lettre d'un chasseur d'Afrique, publiée par notre confrère de la *Semaine* de Nevers :

« J'ai déjà rencontré pas mal de prêtres, aumôniers ou infirmiers, j'en ai vu à cheval, à pied, en vélo, en auto. J'en ai vu un surtout dont j'ai admiré le sang-froid. Nous battions en retraite sur M..., les obus pleuvaient comme grêle, surtout sur un convoi de blessés qui redescendait. Ce prêtre conduisait une ambulance, il est passé au pas, sous la mitraille, en disant son chapelet, au milieu d'un affolement général. »

* * *

Du journal *La Croix* :

C'est le 26 août que Victor de Sorbier de Pognadoresse, jeune officier de dragons, a été pris par le bon Dieu. Il avait communiqué, comme toujours depuis sa première Communion, le dimanche précédent. On l'avait envoyé en avant-garde avec ses mitrailleuses et un escadron de cavalerie. Il avait eu soin de placer ses hommes et ses engins un peu dissimulés par une hauteur, et lui seul s'était avancé sur la crête pour surveiller les mouvements de l'ennemi et assurer la portée des mitrailleuses qui décimaient les Allemands. Il a été vu, et aussitôt les mitrailleuses ennemies ont riposté, et il est tombé frappé de deux balles.

Ses hommes, qui avaient un vrai culte pour lui, se sont précipités pour le relever ; tous pleuraient.

* * *

D'après l'*Echo de Paris* :

Le village d'Essey-et-Maizerais, canton de Thiancourt, étant occupé par les Allemands, un certain nombre de personnes furent choisies pour être emmenées. Le curé protesta avec indignation. Un officier vint à lui, le saisit au collet et l'injuria grossièrement. A bout d'argument, il le menaça de le faire fusiller, en disant : Vous avez de la lumière dans votre église, c'est pour faire des signaux aux Français. Le dialogue allait tourner au tragique, quand un obus éclata. Le curé



Feuillets de notre Livre d'Or

VII

D'une lettre de M. l'abbé Baravalle, vicaire de Reynier-Six-Fours :
« Notre commandant a été heureux, au soir d'une journée particulièrement laborieuse, de reconnaître que les curés sont les plus dévoués de tous ses hommes ; et, le lendemain, devant toute la formation, il a annoncé qu'il présentait au général une liste de promotion au grade de caporal. Sur quatre présentés, trois curés ; je suis fier d'en être. »

* * *

A la rentrée de l'Institut Catholique de Paris, le 4 octobre, le cardinal Amette a présidé la messe du Saint-Esprit. Avant de prononcer l'allocution qui a eu pour objet, cette année, les devoirs qu'impose la guerre, Mgr Baudrillard a lu la liste des élèves et anciens élèves tués au champ d'honneur, cette liste compte déjà 36 noms.

* * *

De la *Semaine Religieuse* de Poitiers, Numéro du 11 octobre :

Nous apprenons avec une profonde émotion que M. l'abbé Emilien Legeais, Missionnaire diocésain, infirmier à l'ambulance de corps n° 8, IX^e corps d'armée, est tombé aux mains de l'ennemi, le 28 août, en des circonstances qui méritent d'être racontées.

C'était en Belgique, que M. l'abbé Legeais avait soigné des blessés toute la nuit, à son ambulance établie dans une église, en compagnie d'un autre prêtre du Poitou, également infirmier, M. l'abbé Manceau, de Nueil. Vers 3 heures du matin, on annonce l'approche de l'ennemi et on décide d'évacuer les blessés pour ne pas les laisser tomber en son pouvoir.

Mais le temps manque pour les évacuer tous. Un docteur et deux infirmiers devront rester pour prendre soin de ceux qu'on ne peut pas emmener, qui sont surtout des tirailleurs algériens (turcos). Le médecin-chef fait appeler les deux prêtres infirmiers et leur demande de rester, l'un d'eux, à ce poste de dévouement. *Les deux prêtres son prêts à se sacrifier et s'offrent en même temps.* Mais il n'en faut qu'un. Après un moment d'embarras, ils laissent au sort le soin de choisir entre eux ; le sort tombe sur M. Legeais. La belle et sublime scène dans sa simplicité ! Quelques heures plus tard, la localité était aux mains des Allemands. C'était le 28 août. — Depuis ce moment, on n'a plus entendu parler de notre héroïque ami. Qui sait ce qu'il est devenu ?

* * *

De la *Semaine Religieuse* de Moulins, Numéro du 7 novembre :

M. l'abbé Jean Vichy, vicaire à Saint-Paul-de-Montluçon, soldat infirmier, a été proposé pour la médaille militaire et cité à l'ordre du jour en ces termes : « Le soldat infirmier Vichy, du 98^e, a rempli avec un dévouement remarquable la mission qui lui a été confiée de relever, à quatre cents mètres de l'ennemi, les morts des combats précédents ; a accompli cette tâche pendant six jours et six nuits consécutifs, sans vouloir se faire relever par ses camarades. » (A suivre).



Feuillets de notre Livre d'Or

VIII

Un prêtre ambulancier écrivait, le 19 octobre, d'Aire-sur-la-Lys :

Comme nous sommes plus ou moins sur la zone de feu, Aire n'a pas reçu beaucoup de blessés. Il lui en est venu cependant quelques-uns des derniers combats. Deux sont morts des suites de leurs blessures : un capitaine et un lieutenant du 10^e cuirassiers (en garnison à Lyon). Tous deux sont morts dans d'excellentes dispositions, surtout le capitaine. Il avait la poitrine en marmelade, et cependant n'a fait entendre aucune plainte. Avant de mourir, il a dit à la sœur :

« Ma sœur, quand vous verrez ma femme, vous lui direz, pour sa consolation, que je suis mort avec trois amours au cœur : l'amour de Dieu, l'amour de la France, l'amour de ma famille. »

Il a 43 ans et laisse trois petits enfants.

* * *

Avant de mourir à l'hôpital de Compiègne, un lieutenant d'infanterie coloniale, M. de Monthuchon, a tenu à remercier ses parents du bienfait de l'éducation chrétienne qu'ils lui avaient donné ; puis il a ajouté : « Voulant contribuer, dans toute la mesure qu'il m'est possible, à procurer à d'autres le même bienfait, je vous prie de prélever sur ma solde une somme de deux cents francs que vous attribuerez aux écoles catholiques du diocèse. »

(A suivre.)



N°1720

29 novembre 1914



Feuillets de notre Livre d'Or

IX

L'abbé Bachelard, du Puy-de-Dôme, tomba au cours d'un des combats qui arrêtaient la marche envahissante de l'ennemi. Transporté au poste de secours, on lui demande où il est blessé. Il fait signe qu'il n'est pas blessé... et il s'évanouit. Intrigué, le major s'informe auprès des blessés de la compagnie de l'abbé Bachelard, de ce qui a pu le mettre dans cet état. Il apprend que le malade n'a pris aucune nourriture depuis plus de cinq jours et qu'il n'a cessé de se battre vaillamment, jour et nuit. Le major gronde paternellement l'abbé.

— Monsieur le Major, murmura le moribond, un prêtre ne pouvait pas et ne devait pas quitter le champ de bataille tant qu'il lui était possible de rester debout. Je suis allé jusqu'à l'extrême limite de mes forces. — Il était si bien allé jusqu'à l'extrême limite, que le major malgré les soins attendris dont il l'entoura ne put parvenir à ramener un peu de vie dans ce pauvre corps épuisé.

* *

M. Jean Blanchon, soldat réserviste au 220^e de ligne est tombé au champ d'honneur, le 27 août, à Taintrax (Vosges), à l'âge de 30 ans. Fils du directeur de l'« Echo de Fourvière », Jean Blanchon était un de ces jeunes gens d'élite, dont toute la courte vie peut se résumer par la fidélité au devoir ; il avait une âme profondément chrétienne.

Le 10 août, il écrivait à sa femme : « Je t'ai confiée au Bon Dieu, ainsi que nos enfants » ; généreusement, il faisait le sacrifice de sa vie et de tout son bonheur terrestre.

* *

Le lieutenant d'artillerie coloniale, Ernest Psichari, est mort glorieusement à l'ennemi, le 22 août, au combat de Saint-Vincent-Rossignol, près de Virton (Belgique).

Petit-fils de Renan, M. Psichari a publié l'an dernier un des plus beaux livres militaires qui aient paru depuis longtemps, livre que l'Académie française a couronné : « l'Appel aux armes ». Dans cette exaltation de la guerre et du métier militaire, l'auteur affirme à maintes reprises sa foi catholique.

* *

C'était dans la tranchée. On était arrosé copieusement par les obus. Le péril était indéniable, imminent. Malgré la présence d'un officier notoirement incroyant, quelqu'un propose de recourir à la prière. On commence la récitation du chapelet. Elle n'est pas achevée que la pluie d'obus a cessé. Il y eut un vaincu pourtant. Il courbait la tête le lendemain sous la main du prêtre qui l'absolvait. *C'était l'officier incrédule.* Quel prédicateur puissant que le canon !

* *

L'envoyé militaire de la Suisse qui suit de près, chez nous, les opérations militaires, publie les impressions suivantes :

« Il y a peu de jours, à l'aube, l'ordre parvint au ...^e de ligne français d'enlever coûte que coûte aux Allemands un point stratégique de la plus belle importance. C'était tâche presque surhumaine, mais il fallait l'accomplir. Deux bataillons partent à l'assaut, chefs en tête,

mais reviennent brisés, la moitié de l'effectif fauché par les mitrailleuses. A son retour, avec le reste du régiment, le colonel tente la fortune et comme les autres, à son tour, il tombe frappé ; et la position tient toujours. Le général de brigade de X... assiste de loin aux efforts impuissants de ses hommes. Il bondit à cheval, reforme ce qui reste du régiment, et enroulant son chapelet autour de son bras, il s'élançe en criant : « Hardi les enfants, nous les aurons ! » Et la position fut enlevée.

« Quand on s'approcha du général — grièvement blessé — pour l'emmener, il avait un genou à terre et priait. (A suivre).

Nouvelles des Prêtres du Diocèse Mobilisés

VI

M. le Curé de Saint-Julien a l'amabilité de nous communiquer l'intéressante lettre suivante qu'il accompagne des explications nécessaires :

... 12 Novembre.

« Monsieur le Curé,

« Il m'a été remis à l'instant par un sergent, un Bréviaire, un *Novum Testamentum*, un Annuaire du clergé et un autre carnet contenant divers papiers.

« Par un *Celebret* en date du mois de juin 1914, j'ai vu que le tout appartiendrait à un de vos vicaires, Jean Marcorelles. Etait-il au 15^e corps en qualité de soldat, d'officier ou d'aumônier ? Je ne sais, mais voici dans quelles circonstances ont été trouvés ces objets. Le sergent du 80^e a trouvé le tout dans les fontes de la selle d'un cheval mort.

« Toutes les suppositions étant possibles au sujet de votre vicaire, est-il blessé ou prisonnier ? Peut-être êtes-vous mieux renseigné que nous à ce sujet. Quoi qu'il en soit, je tiens à votre disposition, après adresse exacte, le dépôt qui m'a été confié. Par colis postal, je pense arriver à vous le faire sûrement parvenir.

« Voici mon adresse : Abbé Aulanet, aumônier militaire aux bran-cardiers de corps, 5^e corps d'armée.

« Veuillez agréer, M. le Curé, l'assurance de mes respectueux sentiments.

Abbé AULANET. »

Le cheval avait échappé des mains de l'ordonnance de M. l'abbé Marcorelles, à Montfaucon, au moment d'un éclat d'obus. M. Marcorelles fit à cet instant une promesse à saint Antoine pour obtenir la grâce de retrouver, sinon le cheval, du moins les objets qu'il portait. Nouveau témoignage de l'efficacité de la confiance à saint Antoine.

* *

M. Cavalier, curé de Montolivet, qui était prisonnier à Erfurt, a écrit à ses paroissiens une lettre, lue dimanche, 29, il y dit qu'il a été échangé contre des ambulanciers allemands, qu'il est à Perpignan, son dépôt, s'il a quelques jours de permission, il viendra les passer dans sa paroisse.

Feuillets de notre Livre d'Or

X

Une Citation à l'Ordre du jour que beaucoup liront, sans surprise, mais avec joie, à Marseille et ailleurs :

De l'*Echo de Paris* ces lignes que nous sommes heureux — et c'est justice — de faire nôtres et de conserver dans nos annales :

« Un autre nom qu'il m'est particulièrement doux de saluer sur le tableau d'honneur des ordres du jour, est celui du docteur Edouard Delanglade, médecin aide-major attaché à un groupe de batteries du XV^e corps. Le 27 septembre, il est allé, sous une pluie d'obus, soigner un canonier blessé qu'on ne pouvait transporter. Cet aide-major d'occasion est un grand chirurgien de Marseille, que son âge très territorial désignait, comme aussi son parent le docteur Paul Trastour, pour un hôpital de l'intérieur. Il n'a pas voulu rester à son hôpital de Tamaris, près de Toulon, et s'est fait désigner pour marcher au feu avec la troupe. »

Autre Citation à l'Ordre du jour :

M. l'abbé Eugène Vidart, curé de Genneton, au diocèse de Poitiers, brancardier à la 16^e section de la 31^e division, a été cité à l'ordre du jour pour « avoir porté, le 30 août, un blessé pendant un kilomètre sous les obus allemands. »

Un soldat du 342^e écrit au sujet d'un prêtre du diocèse de Mende :

« Vous ne sauriez comprendre le mérite de ce brave prêtre. Presque tous les soirs, quand de retour du combat nous allons cantonner dans un village incendié où sont déposés des blessés, le sergent G..., prêtre du diocèse de Mende, après avoir fait son travail dans sa section, part en cachette porter aux pauvres éclopés la consolation et l'espoir. Bien souvent il y reste jusqu'à des heures tardives, négligeant son repos, n'en prenant parfois pas du tout. Il est admirable. Il faut voir l'estime et la confiance que ses hommes lui portent. Tous ses actes sont faits en cachette avec une humilité digne de tous éloges.

Je l'aime et je l'estime comme un père. »

D'une lettre écrite au cardinal par un prêtre de Montpellier :

« ...Un jour, un blessé arrivé depuis peu, me dit : « Vous devez être prêtre, car vous êtes trop gentil. » Gentil pour lui voulait dire bon. Nous tâchons tous d'être bons, c'est notre rôle. » (A suivre).



Feuillets de notre Livre d'Or

XI

Encore quelques ecclésiastiques cités à l'Ordre du jour :

M. l'abbé Kerespert, aumônier militaire de la 4^e division d'infanterie ; — M. l'abbé Rothureau, aumônier militaire de la 59^e division ; — R. P. Martin, dans le monde M. Laurent, capucin, en résidence à Carcassonne, des brancardiers de la 35^e division d'infanterie ; — M. l'abbé Le Sassier, sous-diacre, du diocèse du Mans, caporal brancardier au 515^e d'infanterie ; — M. le chanoine Cabanel, de Montpellier, aumônier de la 66^e division

Un aumônier du diocèse de Viviers écrit :

... S'étant informé de l'heure de la messe, le capitaine a réuni ce matin, dimanche, 22 novembre, tout son groupe, pour la lui communiquer et lui dire que chacun était libre d'y assister.

L'heure arrivée, je vais au devant du capitaine pour le prier de prendre la première place : — « Pardon, M. l'abbé, j'assisterai à la sainte messe au milieu de mes hommes, devant le bon Dieu il n'y a pas de grade. »

D'une lettre écrite par un sergent vendéen :

« ... Les pires mécréants, lorsqu'ils voient le danger, font leur acte de contrition. Ainsi un camarade qui ne croyait ni à Dieu ni à diable était dans un bois et se voyait perdu, car, tu sais, nous avons dû passer parfois là où un méchant petit lapin aurait laissé sa peau. Alors il s'est dit : « S'il y a un bon Dieu, il me sortira d'ici. » De fait, il s'en est échappé, et maintenant, il ne faut pas aller lui dire qu'il n'y a pas de bon Dieu.

« Un jour, nous étions derrière une ligne de chemin de fer, et les Allemands, dans un bois à 100 mètres de nous. On nous commande : « Baïonnette au canon ! » Nous mettons baïonnette au canon et en avant ! Alors j'en ai entendu plusieurs qui, en riant, criaient à leurs camarades : « C'est le moment de faire son acte de contrition. » Eh bien, le soir nous en parlions et je leur ai demandé s'ils l'avaient dit : tous, même les plus acharnés, les plus incrédules, avaient demandé pardon à Dieu. »

De la lettre d'un aumônier publiée par la Semaine de Toulouse :

« ... J'ai là, dans mon sac d'aumônier, des lambeaux de lettres, des médailles, des couteaux, des pipes, derniers souvenirs qui m'ont été confiés dans un suprême effort, pour que je les fasse parvenir aux êtres aimés qui pleurent là-bas, au foyer familial, dans l'attente d'une lettre qui n'arrive pas ! Et que de lettres douloureuses, mouillées de mes larmes, j'ai dû écrire à de pauvres mères pour leur annoncer, avec mille précautions, la mort de leur enfant et leur envoyer le suprême adieu !

« Non, je n'oublierai jamais de pareilles scènes. » (A suivre).

Feuillets de notre Livre d'Or

XII

M. l'abbé Lauzero, professeur au Petit-Séminaire d'Auch, caporal infirmier, a été nommé sergent et proposé pour la Médaille militaire, « a réussi, avec l'aide de trois camarades, à ramener dans nos lignes 38 blessés qui allaient tomber entre les mains de l'ennemi. » — M. l'abbé Fontaine, vicaire à Saint-Bertrand, au Mans, a été cité à l'Ordre du jour : « S'est signalé, dans tous les combats, par son zèle et son courage pour faciliter le relèvement des blessés sous le feu ennemi et aider au pansement rapide de leurs blessures. » — M. le commandant Colliard, devant le régiment rassemblé, a remis la Médaille militaire à M. l'abbé Briand, du Grand-Séminaire d'Angers : « S'est battu héroïquement en Belgique, atteint sérieusement de plusieurs coups de feu, continua à commander sa section. » *(A suivre.)*

N°1724

27 décembre 1914



Feuillets de notre Livre d'Or

XIII

Le Clergé de Paris, a la date du 24 décembre, avait déjà dix de ses membres tués au champ d'honneur, dont 2 séminaristes minorés, 1 sous-diacre et 7 prêtres. — Le diocèse de Lyon, au 15 décembre comptait déjà 19 de ses membres, dont 7 clers tonsurés ou minorés, 3 sous-diacres, 2 diacres et 7 prêtres.

*
*
*

Lettre écrite par un médecin-major à S. Em. le Cardinal Andrieu :
Je me permets de vous écrire pour vous signaler le dévouement de deux prêtres de votre diocèse, soldats dans mon régiment et qui servent auprès de moi, l'un comme infirmier, l'autre comme caporal brancardier. Le premier est l'abbé Robert, ancien vicaire de La Brède; le second l'abbé Lacaze, professeur de philosophie au collège de Libourne.

Le jour de notre revers en Lorraine, le 20 août, au moment où nos troupes, très éprouvées par le feu de l'infanterie et surtout de l'artillerie lourde allemandes, battaient en retraite, je suis resté sur le champ de bataille pour soigner nos blessés qui n'avaient pu être évacués sur l'arrière. Ne voulant exposer personne aux risques de tomber au mains de l'ennemi vainqueur, j'ai ordonné à tous mes hommes de suivre le mouvement de retraite. L'abbé Robert, l'abbé Lacaze et deux autres brancardiers se sont refusés à me laisser seul. Ils sont restés auprès de moi sous une pluie de balles et d'obus qui a duré deux heures encore après le départ de nos troupes. Pendant ce temps-là, ils m'ont été du plus grand secours pour panser nos blessés, pour les transporter. Ils ont exercé dans cette tempête de fer plusieurs fois leur ministère. Leur dévouement ne s'est pas démenti un seul instant, lorsqu'aux mains des Allemands, il nous a fallu continuer dans des conditions plus dures encore à soigner les nombreux blessés français qui nous étaient apportés chaque jour. Ils les ont réconfortés de leurs soins, de leurs encouragements et de leur bonne humeur. *(A suivre.)*

N°1725

03 janvier 1915

Feuillets de notre Livre d'Or

XXXXI

Suite de la liste des Ecclésiastiques nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

M. l'abbé Remillieux, dont nous avons annoncé la mort dans notre 28^e liste ; il était professeur à l'Institution dite des Minimes, à Lyon, sous-lieutenant de réserve au 223^e de ligne, « s'est distingué par la hauteur de son esprit, son caractère élevé et son dévouement absolu, avait sur ses hommes une autorité incontestée et menait sa section au feu avec le plus bel entrain. »

Une citation à l'Ordre du jour sans doute unique dans les annales militaires, en voici le texte officiel précédé du fait qui l'a motivée, d'après le récit du « Courrier de Bayonne » particulièrement heureux que le héros de l'histoire soit un soldat Basque :

C'est dans un petit village d'Alsace, au pied des Vosges, à quelques centaines de mètres des Boches. Depuis six mois que les dragons y montent la garde, ils ont vu peu à peu les toits s'effondrer et les murs s'émiéter sous les coups quotidiens des obus et des marmites. Ce ne sont plus seulement des marmites de gros calibre qui éclatent de toutes parts, mais aussi des obus incendiaires qui, naturellement dirigés sur le clocher, font de l'église et des maisons environnantes un brasier infernal en quelques secondes. Le presbytère, modeste maison qui semblait avoir été placée près de l'église pour être mieux protégée, devient vite la proie des flammes. Le curé n'a que le temps de sortir de la cave où il s'était réfugié, mais, sitôt dehors, il pense à l'Hostie qu'il avait déposée dans sa chambre et qui va disparaître sous les cendres!... Il ne sait comment faire... et il se lamente!...

Un cavalier du ...^e dragons, un Basque d'Urrugne, le jeune Iruretagoyena, qui se trouvait dans un abri, à proximité, n'hésite pas. Il demande au prêtre où se trouve le Saint Sacrement, laisse d'abord s'effondrer une grosse poutre enflammée et se précipite dans le brasier.

Quelques instants après il ressort, portant fièrement le ciboire et le remet au curé en lui disant dans son langage mi-basque, mi-français : «*Jé voulé faire lé grand génuflexion..., mais lé temps je n'ai pas eu... j'en ai fait quand même lé 'pétit!...* »

Et, pour la première fois sans doute dans les annales militaires, on voit, quelques jours après, la citation d'un soldat à l'ordre du jour de la division pour ce motif : «*Excellent soldat qui a toujours fait preuve de beaucoup de courage. Le 22 mai, étant en vedette, a eu une attitude très crâne pendant un violent bombardement. Le 16 Juin, pendant l'incendie d'A..., a empêché le curé d'aller chercher le Saint Sacrement au milieu des flammes, y est allé lui-même malgré les débris enflammés qui tombaient de tous côtés et, passant par une fenêtre, l'a rapporté au prêtre.* »

(A suivre).

Feuillets de notre Livre d'Or

LXXXX

Voici une belle et bonne lettre, c'est la dernière écrite par un courageux, aimable et pieux chrétien de 21 ans, M. Raymond *Milliard*, sergent au 49^e d'infanterie, cousin de notre vénéré, sympathique compatriote, Mgr Castellán, archevêque de Chambéry, qui avait une affectueuse estime pour cet admirable jeune homme dont la persévérance d'abord, puis la bravoure et la mort glorieuse honorent et sa famille et les Religieux Dominicains qui furent ses maîtres, à Saint-Sébastien — en exil — comme ils l'avaient été, à Oullins, de notre cher Prélat :

« Quand vous recevrez ces mots, oh ! chers aimés, je ne jouirai plus de cette vie que vous m'avez faite si douce ; encore une fois merci. — Grâce à vous, Papa et Maman tendrement aimés, je pourrai rejoindre Xavier et Georges qui m'attendent Là-Haut. — Pour hâter ma délivrance, faites dire des Messes, beaucoup de Messes. — Je vous demande pardon de tout le chagrin que j'ai pu vous faire, de toute la peine que j'ai pu vous donner. — Donnez à ceux qui m'aimaient un petit souvenir de celui qui pense toujours à eux. — Vous tous que j'ai tendrement aimés ici-bas, ne m'oubliez pas, priez pour moi.

« Je meurs pour la France, mais pour la plus grande France, la France chrétienne. Je meurs pour le Bon Dieu. — A Dieu.

« *Le Ployron, Oise, Vendredi-Saint 1918, 16 heures.* »

N'est-elle pas touchante cette lettre écrite au front, à la veille de la bataille, à la veille de la mort, et simple, bien française et bien cordiale ! Que de choses en ces quelques lignes, et, que de leçons : leçon de piété filiale d'abord, de respect pour le quatrième commandement de Dieu ; puis esprit de foi, sentiment de la responsabilité morale, de la justice de Dieu qui peut encore demander des comptes à ceux qui ont versé leur sang pour la Patrie, de confiance dans l'efficacité du sacrifice de la messe ; ensuite cette pensée du cœur pour ses jeunes amis, de véritables amis, ceux-là, et non pas des compagnons de plaisir ; enfin, cette phrase exquise « je meurs pour la France, *mais la plus grande France, la France chrétienne* », et la conclusion : « Je meurs pour le Bon Dieu ».

LA VRAIE VIE, par la Comtesse de Saint-Laurent. En vente à Marseille, à la Maison Brive, 2, rue Moustiers.

A l'approche de la fête de saint François d'Assise, nous recommandons très particulièrement aux Fraternités du Tiers-Ordre et aux âmes pieuses ce petit livre à méditer, « poignée de bonne semence jetée à travers les âmes labourées par les plus cruelles épreuves. » Ce sont là les termes de l'approbation pontificale dont il est accompagné.

On y voit combien le Tiers-Ordre bien compris peut servir puissamment à cette rénovation de la *Vraie Vie*, par l'Évangile si nécessaire à l'heure présente.

Le Crédit Commercial de France P. DU COLOMBIER, Directeur
Rue St-Ferréol, 11

Délivre SANS FRAIS les BONS et OBLIGATIONS DE LA DEFENSE NATIONALE et PAIE LES COUPONS aux meilleures conditions.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Feuillets de notre Livre d'Or

LXXXIII

Un Père du Saint-Esprit, Officier de la Légion d'honneur, promu Chef de bataillon.

C'est le R. P. *Catlin*, l'un des Directeurs du Séminaire Français, à Rome ; il était parti, en 1914, comme sous-lieutenant, dans un bataillon de chasseurs, il fut rapidement promu lieutenant, puis capitaine, nommé Chevalier en 1915, et, l'année suivante Officier de la Légion d'honneur, comme « coutumier des actions d'éclat », enfin, le voilà Chef de bataillon.

C'est un honneur pour notre cher Séminaire, pour son distingué, docte et vénéré Supérieur, pour les autres Directeurs, confrères du vaillant religieux, et aussi une grande joie pour les Anciens élèves, et nous sommes heureux d'en conserver le souvenir dans les Feuillets de notre Livre d'Or, en offrant ici nos respectueuses et affectueuses félicitations au R. P. *Catlin* lui-même, au T. R. Père Le Floch et à Mgr Le Roy, évêque d'Alinda, Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit.

N°1925

03 novembre 1918

Feuillets de notre Livre d'Or

LXXXV

Encore un chevalier de la Légion d'honneur, c'est le R. P. *Saint-Léger*, missionnaire de la *Congrégation du Saint-Esprit*.

D'après une statistique toute récente, il y a actuellement 840 *Jésuites* mobilisés, parmi eux 95 officiers et 21 sous-officiers ; ils ont obtenu 490 citations, 34 Croix de la Légion d'honneur, 25 Médailles militaires, 297 Croix de guerre et 25 autres décorations.

N°1932

22 décembre 1918

N°1920

29 septembre 1918

Feuillets de notre Livre d'Or

LXXXXVI

M. le Chanoine Sahut, curé de Saint-François, à Montpellier, aumônier militaire, chevalier de la Légion d'honneur, a été nommé par le Saint-Père Protonotaire apostolique. S. Em. le Cardinal de Cabrières a écrit aussitôt au nouveau Prélat une lettre exquise dont voici au moins quelques passages :

« La guerre est finie ; elle vous a été glorieuse, grâce au dévouement extraordinaire que, depuis quatre ans, vous n'avez cessé, ni jour ni nuit, de témoigner à nos soldats et à leurs familles.

« Zélé auprès des vivants, tendre auprès des blessés et des mourants, assidu à veiller sur les agonisants et à prier pour les mourants, vous avez recueilli le témoignage d'une gratitude si profonde, si universelle, si ambitieuse de vous récompenser, que les chefs eux-mêmes, après vous avoir assuré les plus flatteuses citations, se plaignaient d'avoir épuisé, en vous faisant décerner la croix de la Légion d'honneur, les moyens de vous prouver leur sympathie et même leur admiration.

« Chez nous, mon ami, les honneurs sont rares ; nous aimons à dire que nous n'attendons de récompense que du côté du ciel.

« J'ai cru cependant que je devais tenter de vous signaler au diocèse tout entier, avec lequel vous êtes mêlé, soit auprès de moi comme secrétaire, soit à la Trinité comme supérieur, soit enfin dans la paroisse des Saints-François, si fière de vous, en demandant pour vous au Souverain Pontife, une des plus hautes distinctions de sa Cour apostolique. »

FOURRURES

HERMET-BEC

Maison essentiellement Française fondée en 1829
7, rue Saint-Ferréol, Marseille

Le Livre d'Or du Clergé

A la date du 15 janvier 1919, le « Livre d'Or du Clergé » indiquait les chiffres suivants concernant la participation prise à la guerre par les prêtres français :

Morts au champ d'honneur.....	3.276
Décorés de la Légion d'honneur.....	252
Décorés de la Médaille militaire.....	283
Cités, décorés de la Croix de guerre.....	7.348

Ces chiffres, d'une si tragique éloquence, ne sont pas encore définitifs. — On ne saurait s'incliner trop bas devant l'admirable et héroïque conduite du Clergé français. A ce propos, l'*Univers* citait l'appréciation du Président Th. Roosevelt.

A l'Archiprêtre de l'église catholique de Pointe-à-Pitre, le célèbre homme d'Etat américain déclarait : « Je suis d'autant plus heureux de venir dans votre église que mon estime pour le Clergé catholique, qui était bien grande, est devenue extrême depuis la guerre, où ils se sont montrés prodigieux dans les combats et auprès des blessés. » —

A Fort-de-France, M. Roosevelt, au cours d'un banquet officiel, précisait sa pensée en ces termes : « Je veux dire un mot spécial pour les Religieux. C'est une des grandes leçons du siècle, ce que les Religieux de France ont fait en cette guerre. C'est une grande leçon pour la démocratie de voir que les Prêtres de France sont aussi patriotes que chrétiens. »

N°1934
05 janvier 1919

N°1961
13 juillet 1919

Extraits de la Collection en cinq volumes de
L'Echo de Notre-Dame de la Garde
période 1914 à 1919
Un prêt de Rémy IMBERT,
Président du Musée de la Mémoire Militaire de Meyreuil

Document édité le 05 janvier 2019
par le webmaster
Pour le site roquepertuse.org

